

Nous sommes revenus chez nous

C'était pendant la veillée du Cinquantenaire des Sœurs des Campagnes aux Gattes, au mois de mai dernier. Des jeunes, des enfants, des adultes étaient invités à parler de leur vie dans le monde rural. Fabienne est venue dire : « Nous, nous avons choisi de retourner au pays, pour préserver une certaine qualité de vie, et nous sommes heureux ! ».

JE M'APPELLE Fabienne Rouchy, j'ai 33 ans, je suis mariée et j'ai trois enfants : Mickaël, Jean-Baptiste et Émilie-Anne. Je suis entrée à la Banque de France en octobre 93, et nous sommes alors, comme on dit chez nous, "montés" à Paris, mon mari, nos deux enfants (la petite dernière n'était pas encore née) et moi.

Je vais tenter de vous raconter notre aventure parisienne, et surtout de vous dire pourquoi nous avons choisi de revenir chez nous, en rural, à Montalzat, en Tarn-et-Garonne.

Le logement

Tout d'abord, cela n'a pas été facile de trouver un logement. Il faut savoir que les loyers, en région parisienne, sont assez exorbitants. Alain, mon mari, avait choisi d'arrêter de travailler pour s'occuper de Jean-Baptiste qui avait quelques problèmes de santé, et mon premier salaire n'était pas celui d'un ministre. Puis, nous étions quatre, dont deux petits enfants, ce qui freine certains propriétaires : les enfants, ça fait quelquefois du bruit... Nous avons finalement emménagé dans un appartement de 45 m² à Monthléry, à 25 km de Paris.

Les trajets

Pour rejoindre mon lieu de travail, dans le 1^{er} arrondissement, j'effectuais un trajet d'environ 1 heure et demie en bus, en RER et en métro. J'étais donc à peu près 3 heures par jour dans les transports, quand tout fonctionnait normalement. J'y côtoyais des mamans allant déposer leur bébé à la crèche.

De son côté, en accompagnant Mickaël à l'école maternelle, Alain rencontrait des enfants fatigués, dont la journée commençait à la garderie dès 7 heures et s'y terminait à 19 heures.

L'école et la garde des enfants

Mickaël fréquentait une école publique, alors que nous aurions souhaité l'inscrire dans une école catholique (il avait été un an au Sacré-Cœur à Caussade), mais les frais de scolarité et d'inscription étaient à peu près dix fois plus élevés à Monthléry. En établissement public, le coût de la cantine et de la garderie n'était pas négligeable. Dans l'immédiat, puisque Alain ne travaillait pas, nous n'avions pas à y faire face mais sa reprise bienvenue d'activité allait nous poser pas mal de problèmes, par exemple la garde de Jean-Baptiste. Trouver une nounou disponible, pas trop éloignée de notre domicile et agréée paraissait du domaine de l'utopie.

De plus, Jean-Baptiste était souvent malade : le climat humide et la pollution lui provoquaient des bronchites asthmatiformes à répétition.

À la conquête de l'espace

Même si Paris n'est pas la Bretagne, il y pleut quand même souvent. Les enfants avaient besoin de se défouler et il était parfois difficile de les occuper à des jeux d'intérieur.

Je me souviens encore des rondes autour de la table du séjour en chantant *Dansons la capucine*. Heureusement que l'appartement du dessous était vide à l'époque !

Par beau temps, l'espace vert qui entourait l'immeuble étant très fréquenté par les nombreux chiens du quartier, nous emmenions les enfants en voiture jusqu'à un parc aménagé pour eux à quelques kilomètres. Autant dire que nous n'étions pas les seuls : le dimanche, c'était une foule de citadins qui prenaient l'air avec chiens et enfants et envahissaient les espaces verts de la grande banlieue.

Une fois ou l'autre, nous avons voulu faire une petite virée plus loin mais les bouchons du dimanche soir, au retour de la forêt de Fontainebleau notamment, nous ont vaccinés.

Vie culturelle et communauté chrétienne

Nos enfants étaient un peu jeunes pour profiter de tout ce qui existe comme richesse culturelle et artistique à Paris, et nous n'en avons pas profité non plus car il fallait de toute façon faire suivre les petits. Et puis les sorties, spectacles et expositions ne sont pas toujours donnés non plus.

J'avais accompagné Mickaël à une rencontre d'Éveil à la foi où nous n'avons pas senti de véritable accueil. Le groupe se composait de familles implantées à Monthléry depuis longtemps, plutôt un peu traditionnelles, et nous n'y avons pas trouvé notre place. Pas vraiment non plus au sein de la communauté paroissiale.

Le retour au pays

Mi-95, lorsque l'opportunité d'un travail pour Alain s'est présenté à Montpezat, la commune voisine de Montalzat, nous n'avons pas hésité : il est redescendu avec les enfants habiter la maison à restaurer que nous avions conservée.

À partir de ce moment-là, je n'ai plus travaillé le vendredi et je groupais mes heures de travail pour passer le plus de temps possible avec ma famille. Nous avons rendu notre appartement et j'ai été hébergée quelques mois en foyer, puis chez des collègues amis, jusqu'à ce que mon employeur me trouve un petit deux pièces dans Paris.

Nous sommes heureux en rural

Durant un an j'ai fait les allées et venues entre Paris et ma province et, même si c'était parfois difficile, la bonne mine de mes enfants m'encourageait : fini l'asthme de Jean-Baptiste, fini l'appartement exigu. Le soleil ne brille pas toujours, mais il est tout de même plus présent sous nos cieux, notre maison est grande et entourée de verdure, les enfants apprennent à jardiner avec leur grand-mère et cueillent des cerises en ouvrant leurs volets.

Alain travaille à cinq minutes de la maison et accompagne les enfants à l'école pour 8 heures 30, notre famille proche vit à quelques kilomètres alentour, je suis catéchiste à Montpezat, nous avons mangé les premières salades du jardin de Mamie... Bref, nous sommes heureux en rural et les enfants s'y épanouissent.

Nous avons choisi d'y revenir pour préserver une certaine qualité de vie et retrouver tout un environnement qui nous est familier. Au quotidien, on n'y prête pas vraiment attention mais, lorsqu'on en a été privés et qu'il nous a tellement manqué, on l'apprécie à sa juste valeur.

Fabienne ROUCHY
Montalzat (Tarn-et-Garonne) ■